

III INTRODUCTION À L'HISTOIRE DES CHRÉTIENS DU PROCHE-ORIENT ARABE

(4^{ème} partie)

IV – Famille des Églises orientales catholiques

Cette famille est donc celle des Églises orientales qui se sont constituées à partir de communautés qui ont rejoint l'Église catholique, et qui appartenaient à l'une des trois familles ecclésiales susmentionnées. L'Église maronite, quant à elle, fait figure d'exception, puisqu'elle n'est pas issue d'une Église dite orthodoxe. Au contraire, elle se dit avoir été catholique dès ses origines au V^e siècle. Au Proche-Orient arabe se trouvent sept Églises catholiques : l'Église maronite, l'Église chaldéenne, l'Église grecque catholique, l'Église syriaque catholique, l'Église arménienne catholique, l'Église copte catholique et le patriarcat latin de Jérusalem.

a – L'Église maronite

L'Église maronite occupe une place unique au sein des Églises du Proche-Orient arabe. Sans branche orthodoxe, elle est la seule Église à avoir réussi à créer un État : le Liban. Historiquement, c'était l'une des seules communautés à avoir joui d'une certaine indépendance vis-à-vis des différents pouvoirs musulmans, grâce à une résistance dont le prix était souvent le sang.

Les origines lointaines de l'Église maronite remontent à Maroun (†410), un moine syriaque qui, avec un groupe d'ermites,



constitue la première communauté maronite. Petit à petit, cette communauté s'élargit pour former de larges rassemblements monastiques vivant selon la spiritualité de Maroun. Autour d'eux, des villages évoluent au rythme de la vie monastique, faisant des maronites un peuple ayant sa particularité, qui s'accroît avec le concile de Chalcédoine (451). Ils furent effectivement les seuls syriaques à adhérer au concile et

à rejeter le « monophysisme », ce qui ne les empêcha pas de maintenir des distances avec Byzance, lesquelles pouvaient générer confrontation ou alliance. Par ailleurs, leur choix chalcédonien entraîna une adversité avec leurs frères syriaques « monophysites », largement majoritaires. L'héritage fait état d'une lettre envoyée par les maronites au pape Hormisdas, en 517, pour protester contre le massacre de 350 de leurs moines par les « jacobites ».

La tradition retient l'an 686 pour la naissance du patriarcat maronite. À cette date, le siège antiochien étant vacant, la communauté élut Jean-Maroun comme patriarche. Byzance réagit violemment à cette nomination ce qui poussa les maronites à s'exiler au Liban. Cet exode se paracheva au X^e siècle, à la suite des persécutions musulmanes et byzantines.

Sous les Omeyyades (661-750), les maronites vécurent une période assez favorable. En mauvais termes avec les Byzantins, ils n'étaient pas mal considérés par les Arabes. C'est à cette époque qu'ils commencèrent à s'arabiser progressivement, dans leur culte et dans leur parler quotidien. Installés dans les montagnes du Liban, ils furent à l'abri des Byzantins et de la *jizya* musulmane, situation particulière au sein des communautés chrétiennes de l'époque qui s'acquittaient presque toutes de cet impôt islamique. Quant à la période abbasside (à partir de 750), elle fut moins favorable et poussa les maronites du Mont-Liban à se révolter contre le califat, en raison de son insistance à relever la *jizya*. Les Abbassides prirent alors des mesures sécuritaires, comme l'installation de musulmans dans le Mont-Liban. Les tensions et affrontements furent permanents ; ils perdurèrent jusqu'à l'arrivée des croisés.

Les croisades constituèrent un tournant crucial pour la communauté, jusque-là renfermée sur elle-même, puisqu'une bonne partie des combattants maronites rejoignirent les croisés et combattirent à leurs côtés. Cependant certains villages refusèrent de faire cause commune avec eux et prirent le parti des musulmans, surtout après la victoire de Saladin en 1187. Cela produisit beaucoup de crispations au sein de la communauté mais permit aux maronites alliés aux croisés de s'ouvrir à l'Occident et de concrétiser leur adhésion à Rome par un acte officiel en 1182. Quelques années plus tard, le patriarche maronite Amchiti participait au concile du Latran IV (1215). Cependant les tensions communautaires subsistaient, ce qui eut comme conséquence une dissidence dans les montagnes – les maronites loyaux aux croisés se recrutant dans le littoral, notamment à Bécharré, – et l'élection de deux patriarches.

La fin des croisades ne fut guère heureuse pour les maronites. Les Mamelouks (1250-1517), vainqueurs, les considérant comme alliés des croisés, tuèrent par la ruse le patriarche Hadchiti (1282) qui leur avait opposé une grande résistance. Il s'ensuivit un siècle de persécutions pour tous les maronites quel que soit leur parti, ce qui permit de ressouder la communauté et de l'unifier. Un autre patriarche martyr, Gibraël Hjoula, fut torturé en 1367 à Tripoli jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Néanmoins, l'arrivée de

la dynastie des Burjites, succédant en 1382 aux Baharites, eut des conséquences favorables pour les maronites : ils retrouvèrent l'indépendance du Mont-Liban à condition de payer la *jizya*. Mais il est toujours difficile pour les maronites de se soumettre : après avoir subi la répression d'un énième acte d'insubordination, ils déplacèrent en 1444 leur siège patriarcal à Qannoubine, dans la Vallée sainte, pour mieux se protéger. Notons qu'après le départ des croisés, les relations avec l'Occident furent maintenues grâce aux franciscains, seul ordre religieux autorisé par les Mamelouks.

Le concile de Florence (1439-1444) n'ayant pas réussi à réaliser l'unité chrétienne, les maronites devinrent la pierre d'achoppement du mouvement missionnaire latin, dit « uniate », en Orient. Ainsi, ils jouèrent un rôle central pour la création des Églises orientales catholiques. Durant la même période, à la suite des affrontements récurrents entre maronites et jacobites au Liban nord, ces derniers en furent chassés en 1488.

L'arrivée des Ottomans (1517-1924) fut heureuse pour les maronites qui occupèrent une position unique face au régime des *millets* : le patriarche ne demandait pas de *firman* au sultan. De plus, à la faveur des nouvelles donnes internationales, les relations avec Rome s'intensifièrent et le célèbre Collège maronite y fut fondé en 1584. Il apporta beaucoup à l'Église maronite, sur les plans de la culture, de l'ouverture, de l'éducation et de la modernité. Nombre de ses élèves furent patriarches, évêques ou érudits, dont l'illustre patriarche Douaihy (1670-1704). Le Collège fut en outre latinisant, sur le plan de la liturgie, de l'ecclésiologie, de la théologie et du droit, phénomène qu'il ne faut pas forcément considérer d'une manière tout à fait négative puisque l'Église latine donnait à l'époque le meilleur d'elle-même, et permit l'ouverture des maronites à la modernité. Le prestige de l'Église maronite grandissait et son patriarche, qui la dirigeait spirituellement et temporellement, était reconnu par Istanbul. Son rayonnement fut l'occasion de la conversion de beaucoup de musulmans et de druzes.

C'est avec ces derniers qu'ils réussirent à créer la première version du Liban, et peut-être la première version d'un État moderne en Orient, sous le règne de l'émir druze, Fakhreddine II (XVII^e siècle). Néanmoins, cette alliance ne fut pas qu'heureuse, puisque des épisodes épouvantables de persécutions se perpétrèrent au XIX^e siècle, avec la complaisance du pouvoir ottoman. L'un des massacres les plus durs fut celui de 1860¹. Il

¹ Ils eurent lieu quatre ans après la création de l'Œuvre d'Orient qui se fit fortement connaître à l'occasion de l'appui qu'elle apporta aux populations chrétiennes locales à l'époque

s'étendit du Mont-Liban à Damas et provoqua la mort de milliers de chrétiens, causant une émigration conséquente, notamment vers l'Amérique latine qui compte aujourd'hui une très importante diaspora maronite. À la suite de ces événements, les puissances occidentales, notamment la diplomatie française qui joua à cette époque un rôle majeur, intervinrent en faveur des maronites qui vécurent une période relativement stable jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Sur le plan ecclésial, ce siècle fut l'occasion d'une latinisation encore plus poussée, notamment sur le plan de l'organisation de l'Église, mais aussi concernant la centralisation du pouvoir patriarcal et les dévotions paraliturgiques. Aucune résistance maronite sérieuse à la latinisation n'était à souligner.

Le début du XX^e siècle fut très douloureux pour l'Église maronite : lors de la Première Guerre mondiale, les Ottomans imposèrent un long blocus sur le Mont-Liban. Privée d'approvisionnement et victime des sauterelles, la population souffrit d'une disette cruelle dite la Famine du Mont-Liban. Elle coûta la vie à plus de la moitié de la population, très majoritairement maronite. Cependant, après la fin de la Grande Guerre, les maronites devinrent la première et la seule communauté chrétienne orientale qui réussit à réaliser un rêve partagé par plusieurs communautés : le patriarche Hoyek (1899-1931), avec l'aide des Français, créa le Liban.

Actuellement, l'Église maronite compte plus de 30 diocèses et exarchats, (principalement) au Liban et à travers le monde. Le nombre des maronites est très controversé, et les estimations varient entre 3 et 10 millions. Il est certain qu'ils sont un peu moins d'un million au Liban. Les chiffres les plus sérieux les disent être de deux à trois millions dans la diaspora. Mais la question reste ouverte. Le siège patriarcal est basé à Bkerké, au Liban, il a à sa tête le patriarche Béchara Raï, élu en 2011.

b - L'Église chaldéenne

L'Église chaldéenne est une branche de l'Église de l'Orient, issue de l'Église assyrienne (famille des deux conciles). Elle est la première Église uniate (si l'on met de côté le cas particulier de l'Église maronite), c'est-à-dire la première formée à partir d'une communauté qui a quitté son Église d'origine, non catholique, pour former une nouvelle Église catholique orientale.

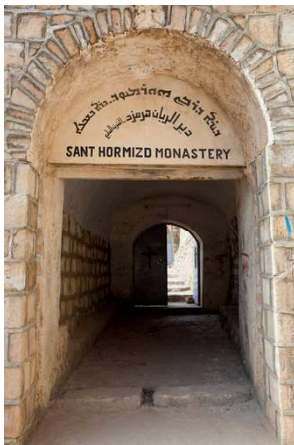
À partir de la seconde moitié du XV^e siècle, le patriarcat assyrien devint héréditaire, d'oncle à neveu, une forme de népotisme. Cela créa des remous au sein de la communauté et fut l'une des causes de la naissance d'un courant uniate. Celui-ci

alla de l'avant en 1552 et une partie de l'épiscopat, contestataire, élu Jean Soulaqa, supérieur du monastère de Rabban Hormizd, patriarche. L'Église avait désormais deux patriarches, dont un fidèle à Rome. Soulaqa se rendit au Saint-Siège et fut sacré évêque catholique par le pape Jules III en 1553, et proclamé patriarche de Mossoul, sous le nom de Shimun VIII. À son retour en Orient, acclamé par une partie des fidèles, il ordonna des évêques et fixa sa résidence à Diyarbakir (Turquie). Néanmoins, dénoncé par le patriarche assyrien, Shimun VII, il fut incarcéré par les Ottomans et mourut en prison en 1555.

Abdicho, l'un des évêques ordonnés par Soulaqa, se rendit à Rome et fut reconnu comme son successeur légitime. Cependant, on chasse difficilement les anciennes traditions : les patriarches Shimun IX (1580-1600) et Shimun X (1600-1638) rétablirent le népotisme mais continuèrent, néanmoins, à envoyer à Rome leur profession de foi « catholique » !

En 1670, plus d'un siècle après sa création, l'Église chaldéenne rompit ses liens avec Rome et, sous la direction du patriarche Shimun XIII, professa derechef la foi précédant son acte d'union avec l'Église catholique, sans pour autant se soumettre à l'autorité du patriarche assyrien. Il exista donc, à l'époque, deux patriarcats assyriens, deux Églises dites « nestoriennes » : la classique étant établie au monastère Rabban Hormizd, et la nouvelle à Qotchanès.

En 1667, Joseph, un prêtre de l'Église assyrienne originelle de Rabban Hormizd d'où sortit le premier mouvement uniaste en 1553, fut sacré évêque de Diyarbakir par son patriarche, Élie IX, lui-même favorable au rétablissement des liens avec Rome. Joseph avait suivi des cours de théologie auprès de frères capucins très actifs dans sa ville. En 1770, il envoya une profession de foi catholique à Rome, condamnant le nestorianisme. Trois ans plus tard, la plupart des prêtres de son diocèse le suivirent dans son catholicisme ainsi que plusieurs centaines de croyants : « Ils se désignaient comme chaldéens. Joseph reçut une lettre de remerciements de la part du pape, mais sa conversion au catholicisme ne fut pas appréciée par le patriarche Élie IX, qui le destitua de ses fonctions et le fit mettre en prison² », d'où il s'évada et se rendit à Rome avec l'aide des capucins. L'appui du Saint-Siège et celui de la France lui permirent de



Monastère Rabban Hormizd - Irak

² Herman TEULE, *Les Assyro-Chaldéens, Chrétiens d'Irak, d'Iran et de Turquie*, Brepols, Turnhout, 2008, p. 32.

consolider son mouvement et d'obtenir, en 1676, l'autorisation des autorités ottomanes pour s'installer à nouveau à la tête de son Église. En 1681, il fut reconnu par le pape Innocent XI comme « patriarche de la nation chaldéenne ». Son patriarcat fut marqué par la latinisation, notamment sur le plan liturgique, ce qui ne manqua pas de froisser les assyriens. Son successeur, Joseph II (1693), poursuivit la latinisation, surtout sur le plan théologique et Joseph III (1713-1757) réussit à convertir nombre d'assyriens au catholicisme. L'Église assyrienne le vécut très mal et obtint des autorités ottomanes son incarcération et la récupération de ses zones d'influence à Diyarbakir et Mossoul. Joseph V (1781-1828), que Rome eut du mal à désigner comme patriarche³, fut le dernier à résider à Diyarbakir. Avec lui, s'éteignit une lignée de patriarches.

Revenons en arrière. À l'époque où Joseph I entreprenait ses contacts avec Rome, son patriarche Elie IX, assyrien, était favorable à la restauration de ces liens et avait envoyé plusieurs professions de foi au Saint-Siège. Ses successeurs agirent de même, jusqu'à ce que Jean Hormizd, cousin du patriarche Élie XI (1722-1778) et évêque de Mossoul, adhérât au catholicisme, envoyant sa profession de foi à Rome dans laquelle il rejetait le népotisme. Le pape Pie VIII le reconnut comme patriarche de Babylone sous le nom de Youhanan VIII, avec autorité sur tous les chaldéens, de Mossoul et de Diyarbakir. Par lui prit fin la lignée des patriarches assyriens du Monastère Rabban Hormizd, lignée originelle de l'Église assyrienne. Quant à la lignée actuelle, elle est issue de Shimun XIII (1662-1681), le patriarche chaldéen qui rompit avec Rome, revint au « nestorianisme » et s'établit à Qotchanès. Récapitulons : à partir de Jean Hormizd, il existe deux Églises de l'Orient, l'une assyrienne, dite classiquement « nestorienne », et l'autre chaldéenne, catholique.

Comme ce fut le cas pour plusieurs Églises orientales catholiques, le XIX^e siècle fut l'occasion d'un important mouvement de latinisation au sein de l'Église chaldéenne. Le patriarche Joseph VI (1848-1878) s'opposa à ce mouvement, notamment sur le plan du droit canonique, et chercha à maintenir son Église dans le sillage d'une ecclésiologie orientale. Mais le pape l'obligea à se soumettre et à accepter les injonctions romaines. Au concile Vatican I (1870), il vota contre le décret de l'Infaillibilité pontificale, au nom de la théologie orientale et des droits des patriarches. Ce même siècle fut l'occasion d'une riche activité missionnaire latine dans les régions de l'implantation de

³ Elle ne le reconnut que comme métropolitaine de la ville.

l'Église chaldéenne. On y trouvait les dominicains à Mossoul, les carmes à Bagdad et les lazaristes en Perse.

Au début du XX^e siècle, un triste destin commun lia les deux branches de l'Église de l'Orient. Assyriens et chaldéens furent par centaines de milliers victimes d'un génocide perpétré par les criminels Jeunes-Turcs lors de la Première Guerre mondiale. Cependant, durant les années 1930, ils optèrent pour des chemins politiques différents en Irak. Les assyriens, en quête d'indépendance, furent durement réprimés, ce qui les décima considérablement. Alors que les chaldéens acceptèrent de jouer la carte de l'arabité et de l'intégration. Comme conséquence, ils furent largement majoritaires, représentant plus de 90 % des chrétiens de l'Irak.

Actuellement, l'Église chaldéenne compte plus d'une vingtaine de diocèses et d'exarchats, (principalement) en Irak à travers le monde. Au nombre de 200 000 en Irak, ils seraient plus de 600 000 dans le monde. Le siège patriarcal est basé à Bagdad ; il a à sa tête le patriarche Louis Sako, élu en 2013.

c - L'Église grecque melkite catholique

Dût l'Église grecque melkite catholique naître dans le territoire d'Antioche, sa juridiction couvre les territoires des trois patriarchats historiques d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie. Le titre complet de son primat est : « Patriarche des grandes villes d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, de la Cilicie, de la Syrie, de l'Ibérie, de l'Arabie, de la Mésopotamie, de la Pentapole, de l'Éthiopie, de toute l'Égypte et de tout l'Orient, Père des pères, Pasteur des pasteurs, Pontife des pontifes, treizième des saints apôtres. » À la différence de sa sœur orthodoxe, elle jouit d'une homogénéité de ses structures.

La genèse de l'Église melkite se trouve dans les vives tensions qui traversaient le patriarcat d'Antioche aux XVI^e et XVII^e siècles, où deux tendances s'opposaient, l'une fidèle à Constantinople, et l'autre à Rome.

En 1724, Athanase, le dernier patriarche de l'Église grecque antiochienne indivise mourut. Il s'ensuivit une scission du patriarcat et l'élection du premier patriarche melkite catholique, Cyrille VI Tanas, qui reçut le pallium en 1744. Très attachée à son héritage oriental et voulant à tout prix éviter une latinisation que d'autres Églises orientales catholiques subissaient, la jeune Église reçut l'assurance qu'elle pourrait maintenir l'intégrité de ses rites par la Lettre apostolique *Demandatam coelitus humilitati nostrae* du pape Benoît XIV. Cette encyclique fut promulguée sur fond de mouvements de latinisation culturelle,

sources de tensions ayant mené à l'abdication du patriarche, partisan de la latinisation, en 1759.

Les débuts de l'Église melkite catholique furent difficiles. Les Ottomans prirent le parti de l'Église grecque orthodoxe qui accusait l'Église naissante de complaisance avec les ennemis de l'Empire. Par conséquent, les melkites trouvèrent refuge au Liban, où ils pouvaient agir librement. Cette situation, ainsi que des tensions persistantes et un schisme interne entre 1760 et 1768, entravaient sa progression partout, à l'exception de la région d'Alep, fief de l'uniatisme. En 1772, le patriarche obtint de Rome la juridiction sur Alexandrie et Jérusalem. Le patriarcat pouvait compter sur la bonne formation de son clergé et sur des réseaux qui s'appuyaient sur les moyens mis à sa disposition par l'Église catholique. Cela lui permit de dépasser son Église sœur qui ne pouvait compter que sur Constantinople.

Au XIX^e siècle, entre 1817 et 1820, les melkites catholiques subirent des persécutions à la suite des initiatives du patriarche orthodoxe, ce qui provoqua la réaction des puissances occidentales en leur faveur. En 1831, ils réussirent à obtenir que l'ensemble des catholiques de l'empire fussent soustraits aux patriarches orthodoxes et placés sous l'autorité d'un chef civil unique (un prêtre arménien catholique en général). Les melkites purent ainsi jouir de leurs lieux de culte librement. Ce même siècle fut déterminant, grâce au patriarche alépin Maximos III Mazloum (1833-1855) qui fixa l'identité de son Église dans les synodes de Aïn Traz (1835) et de Jérusalem (1849). En 1837, il réussit d'ailleurs à obtenir des autorités ottomanes la reconnaissance en tant que chef civil de sa communauté et, en 1848, son indépendance entière et sa reconnaissance au même titre que le patriarche orthodoxe. Un grand essor culturel et théologique s'ensuivit.

Le rapport de l'Église melkite à Rome était différent de celui des autres Églises orientales catholiques, à cause de sa forte insistance sur son identité orientale, source de tensions avec la papauté, notamment Pie IX (1846-1878), à l'origine d'une vague de latinisation des Églises orientales catholiques. Ce dernier se heurta à la résistance des melkites, ce qui envenima leurs relations avec le Saint-Siège. L'apogée de ces tensions fut l'opposition virulente du patriarche Grégoire II (1864-1897), présent au concile Vatican I, au dogme de l'Infaillibilité pontificale contraire selon lui à la tradition orientale. Il refusa de signer la déclaration dogmatique, vota *non placet* avec deux de ses évêques et quitta Rome avant l'adoption de la constitution *Pastor Æternus*. Quelques années avant cette



Maximos III
Mazloum

déconvenue, l'Église melkite catholique en avait essuyé une autre, à Jérusalem, lorsque Rome avait décidé en 1847 de restaurer le patriarcat latin de Jérusalem (disparu avec les croisades), pour contrer les efforts des anglicans et des luthériens qui y avaient créé des évêchés. Les melkites ne comprenaient pas pourquoi le pape créait une structure ecclésiale parallèle, alors qu'ils se considéraient comme les catholiques de Jérusalem.

Il fallut attendre le pontificat de Léon XIII (1878-1903) pour que les tensions se dénouassent. Son encyclique de 1894, *Orientalium Dignitas*, inspirée par le patriarche Grégoire II, mit à l'honneur les traditions, l'ecclésiologie et la théologie orientales. Et même si sous Pie X, il y eut un retour des tendances latinisantes, il exista dans les années 1920 un courant qui avait ses adeptes au Saint-Siège même, et qui cherchait à abolir le patriarcat latin de Jérusalem afin que l'Église melkite catholique pût s'épanouir dans son contexte.

Sur le plan éducationnel, l'Église melkite traversa le XIX^e siècle et accéda au XX^e en créant un réseau qui s'appuyait sur les missions latines et sur ce qu'elles pouvaient offrir comme ouvertures. Cela lui permit de souligner sa supériorité vis-à-vis de sa sœur orthodoxe, et de témoigner d'une grande richesse culturelle et littéraire qui se concrétisa, par exemple, dans sa contribution à la *Nahda*, le mouvement de la Renaissance arabe.

Actuellement, l'Église grecque melkite catholique compte plus de 25 diocèses et exarchats, en Orient et à travers le monde. Ses croyants seraient plus de 1 500 000. Son siège patriarcal est basé à Damas (avec une résidence secondaire au Liban) ; il a à sa tête le patriarche Joseph Absi, élu en 2017.

(À suivre)

Antoine FLEYFEL



Dans la lumière de Noël,
nous vous présentons nos
meilleurs vœux.

Mgr Pascal Gollnisch,
et toute l'équipe
de l'Œuvre d'Orient